

Mistral et "Le conteur"

Autor(en): **Mistral, Frédéric**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 51

PDF erstellt am: **01.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220710>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LA
COULEUR DE L'ARGENT

MEISTER Diedrich était sur le pas de la porte, mais sa grosse et rubiconde figure d'hôtelier empressé portait, ce soir-là, les traces d'une vive contrariété.

— Il faudra cependant qu'il paie, grommelait-il entre ses dents, sans quoi, pas de façons, je le mets dehors ! J'en ai assez de ce drôle qui vit à mes crochets !

Ce disant, il rentra dans la salle d'auberge, vide de clients à cette heure.

— Lui as-tu parlé ? lui demanda sa femme, Frau Trude.

— Non, il n'est pas encore rentré.

— Mais cela ne peut durer ainsi !

— Et cela ne durera pas ; j'y mettrai bon ordre, dès ce soir.

Un pas retentit dans l'étroit couloir, puis on entendit crier les marches du petit escalier en bois.

— Tiens, voilà, dit Frau Trude à son mari ; va donc.

L'hôtelier sortit, et, grimant l'escalier aussi vite que le lui permettait sa vaste corpulence, il arriva sur le palier. Devant lui, une étroite raie de lumière indiquait une porte mal fermée qu'il poussa. Il pénétra dans une chambre sommairement meublée : un lit, une table de bois blanc, quelques chaises de paille, un chevalet en composaient le principal ameublement.

L'habitant de ce logis, un jeune homme imberbe de dix-huit à vingt ans, était en train de quitter son manteau.

— Bonsoir, mon hôte, dit-il d'un ton joyeux.

— Bonsoir ! répondit l'autre d'un ton bourru.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Oh ! vous le savez bien ; pas la peine de vous moquer de moi plus longtemps. Allons, payez-moi ma note : voilà six semaines de pension que vous me devez !

— C'est que je n'ai pas le sou.

— Hé bien ! glapit la femme de l'aubergiste, qui avait suivi son mari, quand on n'a pas le sou, on ne vient pas loger chez les honnêtes gens.

— Et où voulez-vous donc que je loge ?

— Cela m'est bien égal : au diable, si vous voulez !

— Allons, allons, dit l'aubergiste en imposant silence à sa femme ; les criaileries ne servent à rien. Voici ce qui est, monsieur Pierre : depuis six semaines nous n'avons pas reçu de vous le moindre à-compte ; les vivres sont chers... votre dette grossit... et dame ! nous ne pouvons pas vous faire crédit plus longtemps. Nous voudrions voir la couleur de votre argent.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, dit le jeune homme en partant d'un franc éclat de rire : je la montrerai quand vous voudrez.

— Je crois, ma foi, que le gaillard se moque de nous, dit maître Diedrich perplexe, en se tournant vers sa moitié comme pour lui demander une inspiration.

— Point du tout, répliqua le jeune homme. Dans huit jours, à compter d'aujourd'hui, je quitterai cette chambre, en vous indemnisant de tous vos frais : vous trouverez sur la table de quoi vous payer largement, je vous en réponds !

— Ah ! murmura l'hôtelier... ainsi dans huit jours... Et vous laisserez l'argent sur cette table ?

— J'y laisserai de quoi vous indemniser largement, c'est convenu.

— Bon !

— Oui, mais j'y mets une condition expresse : c'est que, pendant ce laps de temps, personne, et sans aucun prétexte, ne pénétrera dans ma chambre. Bonsoir !

L'aubergiste et sa femme se retirèrent très intrigués, très perplexes. Comme leur hôte, qui semblait ne pas posséder un sou vaillant, pouvait être si assuré d'avoir une somme rondelette — car le compte était gros — la semaine suivante.

Durant les quelques jours qui suivirent, le jeune homme intrigua encore davantage ses hôtes. Toujours enfermé dans sa chambre, il n'y laissa pénétrer âme qui vive.

A mesure que les jours s'écoulaient, l'inquiétude du mari et de la femme augmentait.

— Il a des allures de conspirateur, disait Frau Trude. J'ai voulu avant-hier, pendant son absence, aller voir ce qu'il faisait là-haut, mais bast ! la porte était fermée à double tour. Ce matin j'ai guetté par le trou de la serrure et...

— Et qu'as-tu vu ?

— Rien du tout. Il avait dû boucher le trou de la clé. Peut-être bien même avait-il entendu le plancher craquer sous mes pas, et pourtant j'allais bien doucement et...

— Oui, oui, je te connais : pour espionner aux portes, tu n'as pas ta pareille.

— Toujours est-il, continua-t-elle en baissant modestement les yeux au reçu du compliment, toujours est-il qu'il a brusquement ouvert la porte, et que, me voyant, il s'est mis à rire aux éclats en s'écriant :

— Ah ! ah ! je vous y prends, Madame l'aubergiste !

Et comme je me retirais toute penaude, il ajouta :

— Si je vous vois encore rôder par ici, c'en est fait de nos conventions, et je déluge immédiatement sans tambour ni trompette ; alors bonsoir à votre argent !

— Hum, hum ! tout cela n'est pas clair ; je crains qu'il ne manigance quelque mauvais tour ; mais après tout, pourvu qu'il acquitte sa note...

Le jour était arrivé où leur locataire devait déménager. Il venait de boucler son porte-manteau, et, chargé de quelques boîtes, suivi d'un homme portant le reste de ses effets, il descendait le chétif escalier de bois.

— Hé ! maître Pierre, est-ce que l'on part ainsi sans solder son compte ? cria la femme de l'aubergiste qui, dans la salle commune, guettait le jeune homme.

— N'ayez pas peur, dit celui-ci en souriant ; montez à ma chambre, et vous verrez que j'ai largement fait les choses. Adieu.

Ce disant, il s'esquiva prestement.

Maîtresse Trude grimpa quatre à quatre, un peu inquiète à l'étage supérieur.

La porte était entr'ouverte, et déjà, avant de pénétrer dans la pièce que venait de quitter son locataire, elle poussa un cri de triomphe, puis courait appeler son mari.

Le jeune homme avait eu raison de dire qu'il avait largement fait les choses : là, étalés sur la table, des pièces d'argent et même d'or, thalers, ducats, groschen étaient jetées pêle-mêle, à côté d'autres pièces symétriquement empilées.

Un éclair de cupidité satisfaite brilla dans les yeux du couple. Tous deux, n'en croyant pas leurs yeux éblouis, se précipitèrent en même

temps pour palper et pour ramasser toutes ces richesses.

Mais hélas !... ô surprise... ô déception... ô colère !... ils ne purent prendre dans leurs mains ces pièces brillantes ; ce n'était qu'un trompe-l'œil, une simple peinture à l'huile.

Vous dire les exclamations de dépit, de rage qui échappèrent à l'adresse du jeune homme serait difficile ; qu'il vous suffise de savoir que celles de filou, voleur, chenapan étaient parmi les plus bénignes.

Toutefois la nouvelle de ce qui s'était passé n'avait pas tardé, grâce à la servante, à se répandre dans le quartier ; dès le lendemain, bon nombre de gens se dirigèrent vers l'auberge, dans le simple but de voir de leurs yeux la fameuse table. Les consommateurs se succédèrent chez maître Diedrich, à son grand étonnement. Il commença à penser qu'il n'avait pas fait un si fâcheux marché et à trouver que la peinture n'était pas mauvaise : les pièces ressortaient en effet admirablement sur un fond sombre, simulant un tapis de velours, quelques-unes, éclairées par un rayon de soleil, brillaient, formant une traînée lumineuse.

Aucun des clients de maître Diedrich n'était capable d'apprécier le mérite de cette œuvre ; mais à force d'être racontée par eux, l'histoire de l'aubergiste arriva aux oreilles des étrangers de passage. Parmi ceux-ci se trouvait un riche amateur de peinture qui offrit du meuble une somme assez importante. Maître Diedrich, après s'être un peu laissé tirer l'oreille afin d'en obtenir encore davantage, finit par céder la fameuse table.

C'est au dix-septième siècle, non loin de Cologne, que se passa cette aventure, dont le principal personnage fut Paul-Pierre Rubens, alors étudiant en peinture dans l'atelier de Van Archt.

Mathilde Zeys.

Calino. — Quand Calino était groom dans un grand hôtel, un voyageur le borda un jour fébrilement :

— Petit, dit-il, je n'ai que cinq minutes pour arriver à la gare, cours vite à la chambre 215 voir si je n'y ai pas laissé un petit sac jaune.

Calino se précipita aussitôt dans l'escalier et revint bientôt après.

— Oui, monsieur, fit-il, vous avez laissé un sac jaune dans l'armoire de la chambre 215.

— Mais où est-il ?

— Eh bien ! dans l'armoire.

MISTRAL ET « LE CONTEUR »

L'ASSOCIATION ou plutôt, pour n'être pas trop prétentieux, le rapprochement de ces deux noms vous étonne ? Eh bien, sachez que Mistral et le *Conteur* n'étaient pas tout-à-fait étrangers l'un à l'autre.

Un jour, un simple lecteur du *Conteur* ou l'un de ses abonnés, s'imaginant, non sans quelque raison, du reste, que la lecture d'un article en patois vaudois intéresserait l'auteur de « Mireille », lui adressa, sous le couvert de l'anonymat un numéro de notre petit journal. Mistral voulut bien faire bon accueil à cet envoi. Le patois, surtout, retint son attention.

On sait qu'il y a une étroite parenté entre notre patois vaudois et le provençal, « langue d'oc ». Mistral comprit très bien l'article patois du *Conteur* et apprécia toute la saveur de notre dialecte.

Ignorant le nom de la personne qui lui avait adressé notre journal, mais désireux tout de même d'exprimer le plaisir que lui avait procuré cet envoi, Mistral écrivit au rédacteur du *Conteur* — c'était alors feu Louis Monnet — une lettre des plus aimables, dans laquelle il disait son plaisir de la parenté qu'il avait constaté entre le provençal et le patois vaudois. Nous regrettons de ne pouvoir retrouver cette lettre — il se sera sans doute trouvé un amateur — nous l'aurions reproduite avec plaisir à l'intention de nos lecteurs.

A ce propos, disons que, sous la direction de Marc-Frédéric Mistral, on recueille les œuvres inédites de l'illustre écrivain provençal. Il vient de paraître « *Prose d'Almanach, Gerbes de con-*

tes, récits, fabliaux, sonnettes de Ma Mère l'Oie, légendes, facéties, devis divers » traduits et refacés par Pierre Devoluy.¹

Voici une petite fable qui donnera une idée de la manière de Mistral dans « Prose d'Almanach », collier de perles parues primitivement dans le célèbre Almanache Provençal :

LA SCIE.

Du temps de Saint Joseph, la scie n'était pas encore connue. Les charpentiers, à leur usage, n'avaient que la hache, le couteau et le bec d'âne.

Un jour que Saint Joseph était sorti de sa boutique, le diable qui rôdait entra pour farfouiller et turlupiner.

Et voici que le Grand Laid aperçoit deux couteaux dont le pauvre Saint Joseph se servait pour polir le bois qu'il charpentait.

Le sacré malfaiteur prend les couteaux, et en avant ! pin ! pan ! il les frappe lame contre lame et les ébrèche tout le long.

Quand il eut fait ce beau travail, il se cacha derrière la porte et attendit le vieux charpentier pour rire et se moquer de sa colère, quand il rentrerait dans sa boutique.

Saint Joseph rentre, et quand il voit ses couteaux ébréchés de cette manière :

« Qui diable m'a fait cela ? dit-il... » Et puis : « Sain-tes de Dieu, tiens ! une bonne idée !... »

Il saisit alors un des couteaux, le passa au travers d'un morceau de bois, et cria, craac ! et zingue ! et zingue !...

La scie était inventée. Le saint homme de Dieu rendit grâce au Seigneur ; et le traître cornu, sot comme un panier troué, se sauva dans l'enfer, la queue entre les jambes.

(Mistral. (Alm. Prov. 1878.)

¹ Librairie Bernard Grasset, Paris.

LE FEUILLETON



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE. (Suite).

— Et si c'est son idée, à Marc-Antoine. Bien sûr que sa mère est d'accord.

— Elle ne voit que par les yeux du garçon. — Ils ne sont déjà pas si vilains, ses yeux.

— Oh ! toi, Marie, tu courrais, tout d'une tirée, jusqu'à la Comballaz pour voir une nouvelle moustache. On te connaît.

Cette réplique fit rire et la fillette rougit, se trouvant, par hasard, à court de réponse.

— Dans tous les cas, pour ce qui est de la Julie Dupertuis, reprit tante Isaline, si elle suit les dires de son garçon, tout paraît qu'elle n'a pas à s'en plaindre.

— C'est un bon travailleur. — Et instruit.

— Manque pas qu'il soit instruit puisqu'il a étudié pour être régent.

— Il a son brevet.

— Mais, pourquoi ne tient-il pas d'école ? demanda Marie, vraiment intéressée.

— Quand le père est mort, c'était donc Joseph Dupertuis, que tu as bien connu...

— Oui, celui qui tenait la coupe à l'église aux communions, avec le régent Nicollier.

— C'est ça. Eh bien, à la mort du brigadier, le bien s'est trouvé sans maître, Marc-Antoine n'ayant ni frère, ni sœur, pour ça diriger, et sa mère ne pouvant faire seule. Alors il est revenu pour l'aider, tout simplement. Et c'était bien pensé.

— Pourtant, il semble que...

Aigüe, une voix coupa la phrase.

— Crénom de sort ! clâmait le fournisseur. Faudra-t-il que j'aïlle vous porter vos plaques et vos « foncets » ?

Les femmes sursautèrent avec de petits cris perçants et des soupirs :

— Est-il possible ?

— Dieu, qu'il m'a fait peur.

— Je suis toute tremblante.

— Vieux fou !

— Si on peut « bouêler » de pareille manière !

Mais, tout en grondant, elles accourant, pressées, elles aussi, car la nuit était proche et la causerie leur avait fait oublier l'heure. Sur une longue table, les feuilles de tôle — rondes, carrées, oblongues — s'alignaient : gâteaux, salées, gâteaux et taillés appétissants.

— Une belle fournée, grogna Jaques Bolle.

— Peuh ! fit tante Isaline, qui, de la pointe d'un

couteau, soulevait la pâte pour constater l'état de cuisson, peuh ! faut rien tant vous monter le cou, fournisseur. Si vous les aviez laissés trois minutes de plus, ils ne seraient que mieux.

— C'est sûr, approuva Sophie Tauxe, qui examinait le dessous d'une tarte au « vin cuit ». Voyez seulement : tout ce côté est à peine blond et l'autre est roussi, presque noir. La plaque a été surprise.

— C'est moi qui le serait, surpris, si vous ne trouviez rien à redire... cria Jaques Bolle.

— Enfin, vous ne pouvez...

— Enfin, enfin, payez-moi et emportez votre bien. Je vais balayer. Tant pis pour vos jupes.

Ce disant, il avait saisi un pot plein d'eau et aspergeait violemment le sol carrelé, sans souci des clientes effarouchées. Celles-ci, d'ailleurs, se hâtaient. Plaçant sur leur tête, une torche de drap rembourré de crin — ou un simple mouchoir de poche, tordu — pour équilibrer les larges feuilles de tôle, elles partaient, soutenant d'une main le gâteau et tenant de l'autre, le « foncet » de sapin. Quelques-unes, venues avec leurs enfants, appelaient Jules ou Jeanne, André ou Elise, David ou Céline. Ils n'étaient pas loin et arrivaient, en courant, le nez en l'air, humant la friandise.

Cependant, Jaques Bolle s'occupait de ses recettes tout en maniant le balai fait de menues branches.

— M'avez-vous payé, Sophie Tauxe ?

— J'ai posé les dix centimes sur la table.

— Ah ! oui, merci.

Marie donna sa piécette.

— Et puis, dit-elle, on ne vous payerait pas aujourd'hui que la Suzette Berthod de la « Croix Blanche » vous ferait bien crédit pour la chopine.

— Veux-tu te faire ? mauvaise langue ?

— On voit bien que vous êtes veuf, continua la fillette en équilibrant son gâteau sur la tête. Vous êtes aimable avec toutes les dames.

— Veuf ou pas veuf, toujours est-il que j'aimerais mieux épouser le diable qu'une pèrnette comme toi.

— Laissez le diable tranquille, Jaques Bolle. Vous savez bien qu'il est cousin des meuniers, des fournisseurs et des tailleurs.

— File ! cria l'homme en menaçant de son balai. Maintenant, sur la placette, devant le four, les femmes se séparaient, pressées de rentrer. Quelques-unes restaient à Piermont, d'autres, se dispersaient dans des directions diverses pour rejoindre les chalets des pâturages parfois à plus d'une heure de marche dans la montagne. Les gamins et les gamines portant les ustensiles — foncet et panier — cabriolaient sur les sentiers, autour des mères qui, avec des attitudes de canéphores, une main à la hache, l'autre à la plaque posée sur leur tête, marchaient, très droites, dans le crépuscule naissant.

Déjà, dans la vallée, l'ombre s'épaissit. Le jour, qui laisse les plaines et les côtes, s'attarde, maintenant sur les sommets, pour les étreindre et ne les quitter qu'après des adieux éblouissants. Les monts semblent se hausser encore vers le ciel. Tours d'Al et de Mayen Diablerets, Dents de Morcles, Muveran apparaissent dédaigneux de tout, comme d'angustes jumeaux, réunis dans une commune apothéose d'un rouge orangé, qui s'assombrit et tourne au violet dans les combes et les failles. Partout retentit, éclate l'orchestre glorieux des hauteurs. Les couleurs s'exaltent comme un chant. C'est l'hymne incomparable de l'Alpe, qui berce d'une dernière strophe — avant le sommeil — l'immensité presque silencieuse. Peu à peu, les contours s'atténuent, les déchirures s'adouissent, les détails s'estompent. Ça et là, sur les très hauts sommets, encore neigeux, un suprême éclat scintille, baignant d'or rose les crêtes blanches. C'est le bouquet de la féerie. Et ces ors, l'un après l'autre, s'évanouissent. Le ciel devient noir. Des étoiles claires, apparaissent, paillettes oubliées par l'opulence qui agonise. Le rideau tombe. C'est la nuit.

(A suivre.) G. Héritier.

La Patrie Suisse. — « La Patrie suisse » nous envoie un très vivant numéro (1er décembre); il s'ouvre avec un excellent portrait du colonel commandant de corps L.-H. Bornand, suivi, à la page suivante, du portrait du peintre yvonnais François Jaques dans son atelier. Puis viennent toute une série de grandes actualités: la translation des cendres du cardinal Mermillod, à Genève, l'imposante landsgemeinde romande de Fribourg, l'incendie de Mürren, l'inondation des quais de Lugano, la Foire aux oignons de Berne, et plusieurs vues pittoresques et grandioses: la vieille église de Saignelégier, la région des Tours d'Al, une ferme près d'Arosa, les différents aspects du pont Butin, à Genève. L'art y est représenté par la reproduction de quelques œuvres du peintre Jaques: « L'abreuvoir », « Intérieur d'étable », « Portrait de paysan », Nouvelle fontaine, à Nyon. L. L.

Son vêtement. — Madame inspecte la garde-robe de monsieur et pose sur une chaise, un à un, les vêtements usés et défraîchis dont elle veut se débarrasser. Soudain, elle se ravise et racroche le tout : « Il pent encore les mettre quand il sort sans moi. »

Royal Biograph. — Le programme de cette semaine du Royal Biograph comprend deux grands films qui sont tous deux de réelles valeurs : La Caverne tragique, superbe drame d'aventures et, à la partie comique : Darwin avait raison, grand film humoristique en 3 parties. Ce sera certainement un éclat de rire du commencement à la fin. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales et du pays par le Ciné-Journal suisse. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 19 : deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Théâtre Lumen. — La Direction du Théâtre Lumen s'est assurée cette semaine : Les Cadets de la Mer, splendide film artistique et dramatique en 5 parties. Egalement au programme Ça gaze, ça gaze ! comédie comique en deux parties ; le studio No 10 qui présente un certain nombre de grandes vedettes cinématographiques dans l'intimité. Puis, le Ciné-Journal suisse, actualités mondiales et du pays. Matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 19, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction: J. MONNET J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le Conteur Vaudois comme référence.

Fabrique de Bricquets de ménage

Biscuits, Caramels, Bonbons, Thés

Maison B. ROSSIER

Rue de l'Alpe, 19, LAUSANNE



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste

Rue de Bourg, 28, Lausanne Tél. 45.49
Se rend dans toutes les localités du canton.

Vins du pays et étrangers

Liqueurs. — Luy Cocktail.

Gros et détail.

Assortiment par caisses.

:: H. COTTIER, av. Ruchonnet 6, LAUSANNE ::

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements

Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.

W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27

Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.

Mayakosse et Maya Santé, Tommes.

J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

RESTAURANT GAVILLET LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.